

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

XIII

Jarrelonge referma la commode, gagna sa chambre, mit tous les papiers et le manuscrit dans sa valise qu'il boucla soigneusement, puis, la jetant sur son épaule, il gagna la porte du pavillon, l'ouvrit, puis s'éloigna du passage Tocanier sans espoir de retour.

Au coin de la rue de Reuilly une voiture passait à vide.

— Ohé! cocher, criait-il, arrête ta boîte!... Et il sauta dans le fiacre.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

— Au coin de la rue Saint-Antoine et de la rue Beautreillis...

La voiture roula. A l'endroit indiqué Jarrelonge mit pied à terre, paya la course et, sa valise sur l'épaule, gagna la maison où il avait loué la veille.

— Bonjour, monsieur, lui dit la concierge avec un sourire de bon accueil. Vous venez prendre possession de votre local?...

— Oui, ma chère dame... On a apporté mon mobilier hier, n'est-ce pas?

— Tout est en place... J'ai fait votre lit et vous trouverez un bon feu... Voici la clef.

Jarrelonge gravit les quatre étages, ouvrit la porte, trouva la chambre bien chaude, s'avoua que son intérieur était superlativement confortable, déposa sa valise dans un coin et mit sous

clef sa fortune personnelle et l'argent volé à Léopold.

— Qu'ai-je à craindre de lui? se demanda-t-il en riant. Absolument rien! Aucun danger qu'il porte plainte contre moi... il sait trop bien ce que ça lui coûterait! J'ai bien travaillé ce

matin, mon estomac crie famine et je vais déjeuner...

Paul Lantier, lancé par Léopold sur une fausse piste, s'était obstiné à une poursuite qui ne pouvait aboutir.

Après avoir exploré pendant plus d'une heure les alentours de la place de la Bastille, épuisé de fatigue, hâtant, les jambes rompues, il reprit le chemin de la rue de l'École-de-Médecine où Renée, Jules et Zirza l'attendaient avec anxiété.

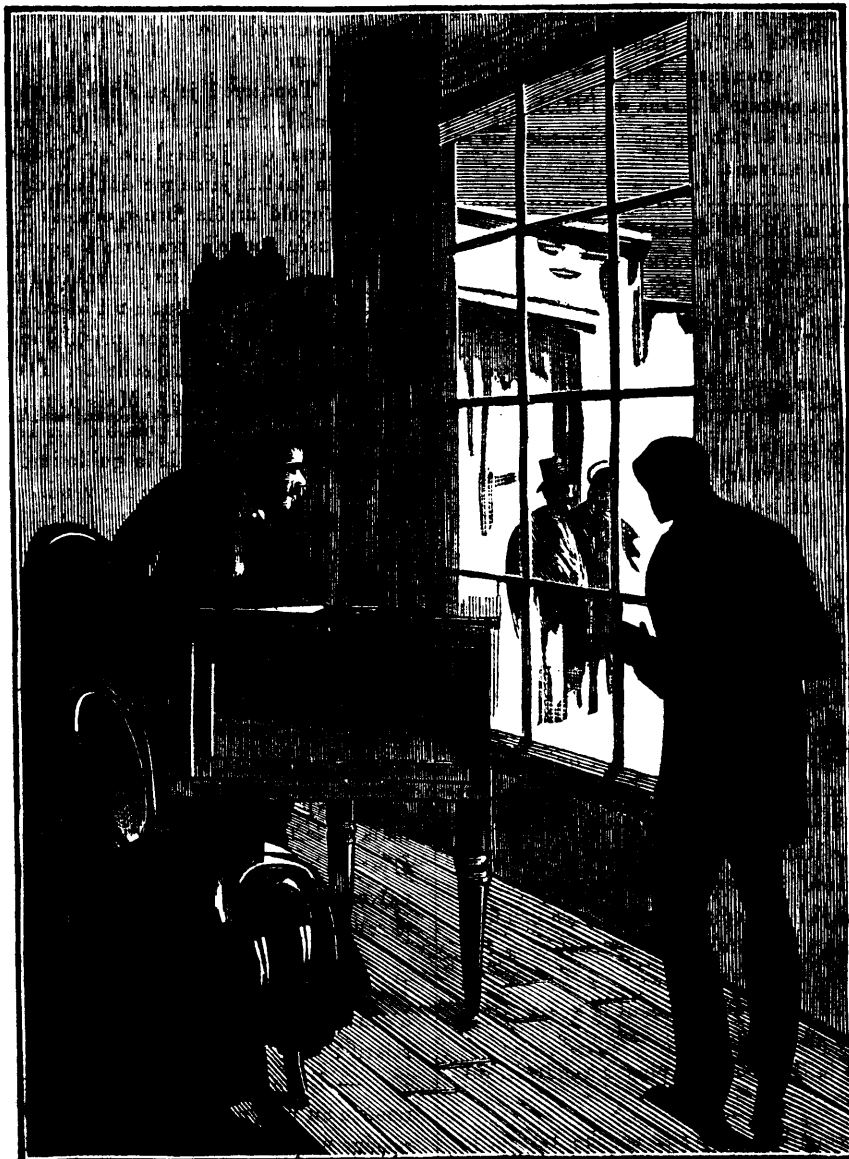
En le revoyant la fille de Marguerite fut au moment de perdre connaissance, tant son émotion était vive.

— Eh bien? lui demanda vivement l'étudiant en médecine.

— J'ai perdu mes pas... répondit Paul.

— Renée s'était fait illusion, j'en étais sûr... dit Zirza.

— Non, Renée ne se trompait point!! s'écria l'étudiant. Le chanteur signalé par elle devait être un de ses assassins et des assassins de ma



— Est-ce possible?... balbutia l'ex réclusionnaire comme frappé de folie...

dame Ursule...

Et le jeune homme raconta comment il avait donné la chasse à l'inconnu qui fuyait devant lui et dont la fuite démontrait la culpabilité. On écoutait avec un intérêt facile à comprendre ce récit palpitant.

— Les meurtriers sont à Paris, dit Paul en l'achevant, j'en ai maintenant la certitude, j'en ai la preuve, et je jure de les découvrir !...

La fille de Marguerite, faible encore et brisée par les émotions de toute nature de cette journée fertile en incidents, ne pouvait plus se soutenir.

— Il est plus que temps de se reposer, chère mignonne, lui dit Zirza, demain nous aurons des courses à faire pour meubler votre logement...

Paul et Jules regagnèrent l'étage supérieur, laissant ensemble les deux jeunes femmes qui se couchèrent et s'endormirent aussitôt.

Début de bonne heure le lendemain, elles sortirent après déjeuner et s'occupèrent d'acheter les meubles indispensables, un peu de linge et quelques vêtements.

Tout fut transporté sous leurs yeux rue Beautreillis, et mis en place avec l'aide de la concierge qui, reconnaissante des dix francs du denier à Dieu, se prêta de fort bonne grâce à donner un sérieux coup de main pour l'eménagement.

Renée et Zirza revinrent ensuite à la rue de l'Ecole-de-Médecine. La fille de Marguerite devait prendre possession de sa nouvelle demeure le dimanche suivant.

.....
Léopold Lantier avait menti en disant à Jarrelonge qu'il allait s'installer le surlendemain rue de Trévis, mais il abandonnait réellement le passage Tocanier et il s'occupait de louer, sous un nom d'emprunt bien entendu, un petit logement meublé rue de Navarin, numéro 5.

Il s'y rendit en quittant le pavillon, tomba d'accord avec le concierge chargé de la location, paya un mois d'avance et rentra le soir au pavillon pour la dernière fois.

Jarrelonge, nos lecteurs le savent, avait soigneusement effacé les traces des effractions commises par lui le matin de ce même jour.

Léopold, voyant toutes choses dans leur état normal, ne se douta point qu'il était volé, et, n'ayant pas besoin de fouiller dans ses meubles, ne s'aperçut de rien et se coucha paisiblement, après avoir constaté le départ de Jarrelonge dont il visita la chambre. La valise avait disparu, donc le libéré était parti.

— M'en voilà débarrassé ! murmura Lantier en se frottant les mains. Bon voyage ! Une chose m'étonne, c'est qu'avant de partir il ne m'ait pas réclamé les cinq cents francs promis... Il viendra me les demander rue de Trévis... ajouta-t-il en riant.

Puis il s'endormit. Le lendemain matin, vers dix heures, il fut réveillé par une bruyante succession de coups de sonnette.

— Voici les gens à qui j'ai donné rendez-vous... murmura-t-il en se levant, en s'habillant à la hâte, et en courant ouvrir la porte donnant sur le passage.

Deux hommes attendaient en piétinant dans la neige.

— Nous allions nous en aller... fit l'un.

— Nous croyions que la bête n'était plus à vendre... dit l'autre.

— Pardonnez-moi, messieurs, je me suis couché tard et je dormais... Allons à l'écurie.

Les deux hommes étaient un maquignon et un loueur à qui Léopold se proposait de vendre le plus cher possible le cheval et la voiture de Pascal Lantier.

La jument était vigoureuse et le coupé neuf. Ils valaient tout au moins six mille francs.

Léopold en obtint deux mille, qui furent payés comptant.

Les acheteurs emmenèrent l'équipage, et le vendeur se trouva satisfait de son marché ayant tiré du bien d'autrui un assez bon parti.

L'ex-révolutionnaire rentra seul.

— Maintenant, se dit-il, je vais faire maison nette. Je n'ai qu'à placer dans une de mes valises ce que contiennent les tiroirs, aller chercher une voiture et filer rue de Navarin. Demain je viendrai voir mon cher cousin Pascal et lui apprendre mon changement de domicile... Songeons d'abord à mon argent et à mes papiers... Le reste est de mince importance...

Il tira de sa poche un trousseau de clefs, s'approcha de la commode explorée la veille par Jarrelonge et l'ouvrit.

Soudain il devint très pâle. Son or et ses billets avaient disparu.

— Ai-je la berlue ? se demanda le misérable en frissonnant. Et ses mains fiévreuses bouleversaient les objets de toute nature entassés dans le tiroir. Presque aussitôt il se redressa, son visage contracté, l'œil en feu, et s'écria avec un accent de défiance furieuse :

— Tonnerre ! je suis volé !... et volé par Jarrelonge !... Ah ! le brigand !... un homme que j'ai comblé de bienfaits !... Ce pide animal que j'étais !... niais ! crétin !... gâteux !... J'avais sa fiancée en lui !... je ne me doutais de rien !...

Léopold arrêta brusquement la bordée de ses invectives. Une pensée nouvelle traversait son esprit. Il ouvrit le second tiroir et chancela sur ses jambes comme un homme assommé.

— Tout !... balbutia-t-il d'une voix qui sifflait, entre ses dents serrées. Il a tout pris, le scélérat !... Ces papiers, qui peuvent sauver mademoiselle de Terrys en nous livrant, l'ami et moi, il a tout enlevé ! Mais pourquoi ? Dans quel but ? Veut-il me perdre ? C'est impossible !... Il sait bien qu'il se perdra avec moi et il a peur de la guillotine. Il songe à me faire chasser sans doute... Il compte me vendre ces papiers et me les vendre cher... Il lui faut la part qu'il réclamait et que je lui ai refusée... Eh bien ! cette part, ce sera la mort !... Le drôle en sautant long...

L'évadé de Troyes fouillait toujours, machinalement, quand qu'il crût avoir la certitude que son complice n'avait rien caché.

Tout à coup il poussa un cri de joie et saisit le petit coffre de cristal volé chez le comte de Terrys et contenant la poudre à crotable.

— Il a du moins oublié ou négligé cela... poursuivit-il. Tant pis pour lui !... Voilà l'arme qui doit le frapper à coup sûr, mais où le trouver ? Rue de la Harpe, numéro 3, m'a-t-il dit... C'est un mensonge. Décidé à me voler, il ne m'aurait pas donné naïvement son adresse... Ah ! Jarrelonge, Paris est grand, mais je saurai t'y dépister quand même !...

Les violentes colères ne sont jamais de bien longue durée. Léopold s'apaisa peu à peu et, après s'être versé un grand verre d'eau qu'il avala d'un trait, il continua, avec un sang-froid relatif :

— Enfin, c'est fait... Pour le moment il n'y a point de remède au mal, mais les bons comptes font les bons amis et Jarrelonge ne perdra rien pour attendre... Je réglerai le sien... Je payerai ma dette avec les intérêts... Tout à l'heure je me laisserai emballer sottement... c'est absurde... Le calme est une des forces de l'homme... Je vais continuer paisiblement mes préparatifs de départ... Je n'ai que quelques louis dans mon petit monnaie et, sans la vente du cheval et du coupé, le gros m'aurait mis à sec... Mon cousin Pascal comblera le vide... Je lui cacherai cependant le bel exploit de Jarrelonge. Il

mourrait d'épouvante s'il savait que sa tête est à la merci d'un scélérat d'aussi bas étage !...

Léopold emballa ses effets, boucla sa valise et sortit. Il alla droit chez l'entrepreneur.

Ce fut le caissier qui le reçut et qui, à cette demande : Monsieur Lantier est-il chez lui ? répondit :

— Le patron est absent, monsieur.

— A quelle heure rentrera-t-il ?

— Ce soir seulement, et fort tard...

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr !... Il est allé pour affaire aux carrières de Courcelles, près de Chantilly.

Léopold semblait fort contrarié. Le caissier, voyant son désappointement, reprit :

— Si monsieur veut se donner la peine de revenir demain matin, il trouvera le patron...

— Mais c'est demain dimanche.

— Justement... M. Lantier ne sort jamais dans la matinée du dimanche...

— Bien ! répliqua le complice de Pascal. Je reviendrai demain...

En quittant le caissier, il alla chercher une voiture, la ramena au passage Tocanier et fit charger ses bagages ; mais, songeant que Jarrelonge l'épiait peut-être, il se dit qu'il serait prudent de prendre quelques précautions pour opérer son déménagement.

Au lieu de donner au cocher l'adresse de la rue de Navarin il lui dit de le conduire à la gare Saint-Lazare. Là, il fit mettre ses colis à la consigne et il alla déjeuner dans un petit restaurant de la rue d'Amsterdam. Une heure après il revint avec une autre voiture, reprit ses valises et gagna la rue de Navarin.

Son nouveau domicile consistait en deux petites pièces au rez-de-chaussée. Ces pièces, ayant autrefois servi de boutique, avaient une porte sur la rue, ce qui permettrait à Léopold d'entrer et de sortir sans être vu du concierge.

Celui-ci, ayant reçu de son locataire une gratification généreuse, n'avait d'ailleurs pas le moins du monde l'intention d'espionner ses allées et venues.

Léopold resta fort peu de temps chez lui. Il se dirigea pédestrement vers les boulevards, descendit la rue Richelieu, traversa le pont des Saints-Pères, longea les quais et gagna la rue de la Harpe, ce dernier tronçon d'une voie si connue jadis dans le quartier Latin, et supprimée aux neuf dixièmes par les embellissements du nouveau Paris et l'installation du square de Cluny.

La maison portant le numéro 3 avait une allée sombre au fond de laquelle se trouvait, non moins sombre, la loge du portier. L'ex-réclusionnaire s'engagea dans l'allée et affronta la loge. Un vasistas poudreux s'ouvrit. Une voix féminine demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Monsieur Jarrelonge, s'il vous plaît...

— Comment dites-vous ?

— Je dis : monsieur Jarrelonge...

— Qu'est-ce qu'il faut ?

— C'est un commis voyageur...

— Connais pas...

— Il a dû emménager hier...

— Connais pas... répéta la voix féminine. Point de nouveau locataire dans la maison... Bonjour !

Et le vasistas se referma. Léopold tourna sur ses talons.

— J'en étais sûr d'avance, murmura-t-il en se retirant ; l'adresse ne pouvait être vraie, mais je voulais me rendre compte... Le drôle a cru m'échapper grâce à sa finesse consue de fil blanc... Il se trompe... Je saurai bien le retrouver... Ma soirée d'aujourd'hui est sans emploi... Jarrelonge doit songer à se faire embaucher par quelque gremlin, je ferai une tournée dans les bas-fonds, et ce sera bien le diable si rien ne me met sur sa trace...

Nous laisserons l'ex-réclusionnaire à la recherche de son filou, et nous prierons nos lecteurs de nous accompagner dans le cabinet du juge d'instruction Villeret, chargé de ce qu'on appelait au palais : "l'Affaire Terrys."

XX.

L'instruction marchait lentement, nous l'avons dit, et nous avons dit aussi quelles étaient les raisons de cette lenteur.

Le chef de la sûreté avait reçu mission de se rendre à Troyes et de questionner madame Lhermitte sur le caractère et les habitudes de mademoiselle de Terrys, qui pendant plusieurs années, s'était trouvée au nombre de ses pensionnaires.

Dès son retour le magistrat se rendit au cabinet de M. Villeret. Ce dernier compulsait pour la vingtième fois peut-être les papiers et les lettres trouvés à l'hôtel de Terrys, dans le cabinet du feu comte et dans l'appartement d'Honorine.

Rien ne venait l'éclairer. Rien ne le guidait. Rien n'accusait la jeune fille. Et cependant elle était coupable !... Le doute à cet égard semblait impossible puisque l'empoisonnement ne pouvait se discuter, et qu'il résultait des déclarations des domestiques que mademoiselle de Terrys préparait seule les breuvages de son père.

On annonça le chef de la sûreté. M. Villeret donna l'ordre de l'introduire immédiatement. Le nouveau venu tenait à la main une liasse de papiers.

— Asseyez-vous, cher monsieur, dit le juge en lui désignant un siège. Etes-vous satisfait de votre voyage ? M'apportez-vous quelques renseignements ?

— Je vous en apporte peu ou beaucoup, cher maître...

— Peu ou beaucoup ! répéta M. Villeret. Voilà une phrase bien énigmatique... Expliquez-vous, je vous en prie !

— C'est très simple... Ou je n'ai rien recueilli ou j'ai recueilli beaucoup de choses... Cela dépend, et vous seul en déciderez...

— Vous avez vu cette institutrice ?

— Oui, je l'ai questionnée minutieusement...

— Que vous a-t-elle appris sur le caractère de mademoiselle de Terrys ?

— Rien que nous ne connaissons... Dès sa première jeunesse mademoiselle Honorine était froide, hautaine, indépendante, et tirait vanité du titre et de la fortune de son père.

— Jusqu'à quel âge est-elle restée à Troyes ?

— Jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Elle en est sortie il y a six ans, rappelée par son père qu'on ne connaissait même pas au pensionnat... Le comte venait de faire un long séjour dans les Indes, et c'est à partir du moment où sa fille a vécu près de lui qu'on a constaté chez lui un dépérissement progressif.

— Avez-vous demandé vers quelles études mademoiselle de Terrys se montrait plus particulièrement entraînée ?

— Ses goûts à cet égard n'avaient rien de féminin. Elle aimait surtout les sciences exactes, les mathématiques spéciales, la physique, la chimie.

— La physique, la chimie, dites-vous ! On n'a pourtant

trouvé à l'hôtel aucun livre se rattachant à des études de ce genre... Mais cela ne prouve rien... mademoiselle de Terrys a pu les détruire...

— C'est évident.

— A-t-on remarqué au pensionnat que la jeune fille eût une prédisposition aux intrigues, aux amourettes romanesques ?

— Mes investigations ont porté principalement sur ce point.

— Eh bien ?

— Elles ont produit un résultat négatif... Jamais le moindre reproche de ce genre n'a pu être adressé à la pensionnaire.

— Quelle est cette amie, aujourd'hui encore à l'institution dont elle reçoit des lettres ?

— Mademoiselle Pauline Lambert ?

— Oui.

— Une charmante enfant, vive, enjouée, pleine de cœur... Je l'ai confessée à son insu, mais, quoique intimement liée avec mademoiselle Honorine, elle ne m'a pas dit un mot d'où pût jaillir une lumière quelconque...

— Et, reprit le juge d'instruction, cette autre jeune fille dont Pauline Lambert parle dans la dernière de ses lettres ?

— Il y a là un mystère... répondit le chef de la sûreté.

— Un mystère ?

— Oui, et la lettre dont vous parlez vous en a donné le premier mot... Cette jeune fille, qu'un certain M. Robert venait voir de temps à autre, n'était connue que sous le nom de Renée et madame Lhermitte ne savait rien de sa famille, car, à tort ou à raison, M. Robert, dont on ignorait la demeure et la position sociale et qui semblait un homme du meilleur monde, passait non pour son père, mais pour son protecteur... Il est mort tout dernièrement, du moins on l'a dit, et, aussitôt après, une dame Ursule est venue chercher au pensionnat mademoiselle Renée, qui y avait été jadis amenée par elle...

— Où l'a-t-elle conduite ?

— On l'ignore... Renée avait promis à Pauline Lambert de lui écrire...

— L'a-t-elle fait ?

— Non, et madame Lhermitte, ainsi que mademoiselle Lambert, trouvent ce silence très étrange, surtout après ce qui s'est passé...

— Que s'est-il donc passé ? demanda M. Villeret.

— Renée était partie depuis huit jours pour une destination inconnue, quand une dame en grand deuil est venue questionner l'institutrice au sujet de la jeune fille. Cette personne semblait attacher une importance énorme aux réponses de madame Lhermitte qui, ne sachant rien, ne put lui donner aucun indice.

— C'est bizarre, en effet, mais cela ne me semble pas se rattacher à l'affaire de mademoiselle de Terrys...

— Peut-être...

Je cherche vainement le lien... murmura le juge d'instruction en regardant avec surprise le chef de la sûreté.

— Quels étaient les prénoms du comte de Terrys ? — demanda ce dernier.

M. Villeret feuilleta l'un des dossiers placés devant lui et répondit :

— " Robert-Adrien... "

— Eh bien, le protecteur de Renée s'appelait " Robert... " Renée remplaçait Honorine de Terrys au pensionnat de madame Lhermitte, et c'est quelques jours avant la mort du comte, quand on pouvait compter les heures qui lui restaient à vivre, qu'on est venu chercher mystérieusement la jeune fille et qu'elle a disparu,

ainsi que la femme qui l'accompagnait... Vous ne trouvez pas cela fort étrange ?

— Que prétendez-vous en déduire ?

— Le comte a pu avoir cette enfant clandestinement, est plus jeune de quatre ou de cinq ans que mademoiselle Honorine... — Celle-ci, instruite par hasard de l'existence d'une fille naturelle du comte, et craignant de voir une partie de la succession paternelle lui échapper, aurait fait disparaître sa cadette et, ne s'arrêtant point à ce premier crime, aurait achevé son père pour être libre et seule maîtresse de ses biens...

M. Villeret fit un geste d'horreur.

— Ce serait monstrueux !... s'écria-t-il.

— Monstrueux, oui, mais non pas impossible...

— Mademoiselle de Terrys ne connaissait pas Renée...

— Elle l'affirme, mais elle peut mentir...

— La lettre de Pauline Lambert ne lui en parle que très légèrement...

— Ceci ne signifie rien, car mademoiselle de Terrys n'a certainement point confié ses plans à son amie...

— Mais cette dame Ursule ?

— Une complice peut être, payée pour faire disparaître la malheureuse Renée.

— Cette femme en deuil allant réclamer la jeune fille ?

— La complice du comte cherchant son enfant.

Le juge d'instruction prit son front entre ses mains, appuya ses coudes sur son bureau, et réfléchit pendant quelques instants ; puis, tout à coup, il secoua la tête.

— Vous ne croyez point à la connexité de ces deux crimes ? demanda le chef de la sûreté. Le lien qui les unit ne vous paraît pas comme à moi ?

— Non... Selon moi le hasard vous a mis sur la piste d'une seconde affaire, entièrement indépendante de la première... De tels hasards sont fréquents, vous le savez bien...

— Sans doute ; mais ici la coïncidence est trop frappante pour qu'elle ne mérite pas au moins d'être étudiée...

— Je m'en préoccuperai, soyez-en sûr, mais par acquit de conscience... Je crois mademoiselle de Terrys coupable du second crime, et parfaitement innocente du premier...

— Ainsi, votre conviction est faite à cet égard ?

— A peu près...

— Sur quoi se base-t-elle ?

— Si profond que soit le mystère épais à dessein autour de la jeune fille disparue, en admettant qu'un lien illégitime la rattache à la famille de Terrys, nous aurions trouvé dans les papiers du comte un indice quelconque.

— On a pu supprimer des papiers, comme on a supprimé le poison qui a tué le comte.

M. Villeret secoua de nouveau la tête.

Le chef de la sûreté comprit que le magistrat persévérerait dans son incrédulité, et n'insista pas.

— Vous n'avez point encore interrogé mademoiselle de Terrys ? demanda-t-il.

— Non. Sauf le premier interrogatoire exigé par la loi et de pure forme.

— Pourquoi ce retard ?

— J'attends le procès-verbal du chimiste chargé de l'analyse. J'ai besoin de connaître la nature du poison employé, afin de pouvoir anéantir l'accusée du premier coup.

— Espérez-vous obtenir un aveu ?

— Oui, mais non sans beaucoup de peine. La lutte sera

rude avec uno oriminello de cette trempe. La solitude, qui presque toujours amollit les âmes les plus dures, n'a produit sur elle aucun effet... Elle m'a écrit plusieurs lettres depuis qu'elle est à Saint-Lazare, et je trouve dans ces lettres une résolution farouche d'affirmer son innocence quand même et malgré tout. Je la ferai comparaître devant moi prochainement. D'ici là, occupez-vous de cette demoiselle Renée et de cette dame Ursule.

— Je m'en occuperai.

— Je vais préparer, moi, des mandats de comparution pour les principaux témoins.

— N'oubliez pas ce Pascal Lantier, dont l'attitude m'a frappé le jour de l'enlèvement du corps.

— Il est au nombre de ceux que j'interrogerai les premiers... Le silence qui se fait autour de l'instruction doit nous servir... On me croit dérouter, et les coups que je frapperai n'en seront que plus décisifs.

— Pascal Lantier n'était-il pas en relations d'intérêt avec le comte ?

— Oui. Les livres de M. de Terrys indiquent un prêt consenti à l'entrepreneur.

— Un gros chiffre ?

— Oui.

— Créance exigible, à terme, ou remboursée ?

— Je ne puis vous le dire... Je n'ai point encore étudié l'affaire à ce point de vue. Les livres, d'ailleurs, ne sont pas à jour... Il existe des lacunes et des retards dans les écritures.

— En examinant les papiers du comte, avez-vous trouvé un ou plusieurs reçus de Lantier ?

— Non... Cela m'aurait frappé.

— Peut-être a-t-il opéré le remboursement,

— Peut-être en effet...

— Avez-vous des renseignements sur cet homme ?

— J'en ai de très précis...

— Bons ou mauvais ?

— Satisfaisants. On le représente comme intelligent, actif, travailleur... Il n'a qu'un défaut...

— Lequel ?

— Il joue à la Bourse...

— Malheureusement il n'est pas le seul... A notre époque les jeux de Bourse sont dans les mœurs. On est pressé de jouer... on veut s'enrichir vite...

— Les mœurs de ce Lantier sont bonnes et sa conduite régulière... reprit le juge d'instruction. Il n'a qu'un fils qui fait son droit et qu'il destine au barreau... Lantier s'absorbe dans ses entreprises. La saison rigoureuse lui cause un notable préjudice, sans cependant nuire à son crédit qu'il est solide.

— Était-il l'ami du comte ?

— Il le voyait souvent, mais leurs relations, paraît-il, étaient surtout des relations d'affaires. Je vérifierai ce point. N'oubliez, je vous prie, aucune de mes recommandations.

— Soyez tranquille... Je vais me mettre en chasse et je vous tiendrai au courant...

Le chef de la sûreté se retira.

Le lendemain était un dimanche. Paul avait choisi ce jour-là, nos lecteurs s'en souviennent, pour conduire Renée rue de Picpus, et pour le présenter à son père. Pascal lui avait dit.

— Je te laisserai libre de choisir la femme qui deviendra la compagne de ta vie.

Cette femme, il l'avait choisie, il l'avait sauvée, il l'aimait,

ou plutôt il l'adorait ; mais, malgré l'affirmation paternelle, il n'était point sans inquiétude au sujet d'une entrevue dont il aurait voulu d'avance connaître le résultat. C'était donc avec une agitation fiévreuse et un grand trouble d'esprit qu'il attendait l'heure de la visite projetée.

De son côté la fille de Marguerite n'était pas moins anxieuse que Paul. Cette visite allait être l'étape décisive de sa vie.

Le père du fiancé qu'elle adorait lui ouvrirait-il ses bras et son cœur ? Ce mariage qui réaliserait ses rêves pourrait-il avoir lieu avant que Paul fût reçu avocat et en état de se créer une position ? L'attente serait-elle longue ? Quelque nuage noir, reculant la foudre dans ses flancs, ne viendrait-il point à l'improviste obscurcir le ciel radieux ?

Malgré la nature un peu sombre de ces réflexions Renée n'était point triste, et comme la coquetterie féminine ne perd jamais ses droits, elle songeait à se rendre aussi jolie que possible pour paraître devant celui qu'elle espérait nommer bientôt son père, et qu'elle se promettait d'aimer de toutes les forces de son âme ingénue.

Ces multiples préoccupations ne l'empêchaient point d'ailleurs de penser au passé, à Ursule, à sa mère,

— Mère inconnue, se disait-elle, mère inconnue, et cependant chérie, si je dois être heureuse, ne verras-tu donc pas mon bonheur ?

La blonde Zirza allait et venait dans la chambre avec une infatigable activité, faisant le ménage, dressant le couvert, car c'était après déjeuner que les deux fiancés devaient se rendre rue de Picpus.

Paul, la veille, avait écrit à son père en le prévenant de sa visite, et en le priant de vouloir bien l'attendre, mais sans lui donner d'autre explication.

L'heure du déjeuner arriva. Les étudiants descendirent.

Le fils de Pascal, en voyant Renée si charmante dans sa toilette de deuil, ne put retenir un cri d'admiration.

— Ah !... dit Zirza en souriant, vous avez bien raison de la trouver jolie... La chère mignonne a le visage d'un ange...

— M. Lantier sera bien difficile s'il ne partage pas ton enthousiasme... ajouta Jules Verdier. Voici une bru qui certes lui fera grand honneur...

En entendant ces compliments, Renée devint pourpre.

— Mes bons amis, balbutia-t-elle, votre affection pour moi vous aveugle... je ne crois pas un mot de tout cela...

— Et vous avez bien tort, répondit Paul, nos amis sont sincères... Vous êtes l'incarnation divine de la grâce et de la beauté !... Mon père est connaisseur... il sera fier de vous, comme je le suis moi-même.

— Que Dieu le veuille ! reprit la jeune fille, mais cette visite me fait un peu peur, voyez je tremble...

— C'est de l'enfantillage, chère Renée... Moi aussi je suis ému, mais c'est de joie et d'espérance.

— A table ! s'écria Zirza.

Les deux couples s'installèrent.

— Alors, continua Mme Verdier, il est entendu que nous ne dînerons pas ici...

— C'est entendu... répliqua Jules... Nous irons attendre Paul et Renée dans un café des environs de la place de la Bastille. Il nous y rejoindront après leur visite. Nous dînerons au cabaret et, le soir, nous conduirons Renée à son nouveau logement...

— J'avais cependant juré, fit Zirza en riant, que jusqu'au

jour de la crémaillère vous ne mettriez ni l'un ni l'autre les pieds dans cette demeure...

— Nous respecterons votre serment s'il le faut... dit Paul. Nous resterons à la porte... mais ce sera sévère...

Le déjeuner fut gai. Il était midi et demi lorsqu'on quitta la table.

Les deux jeunes femmes jetèrent un dernier coup d'œil à leur toilette. Renée attachait un chapeau de crêpe noir sur les nattes épaisses de ses cheveux blonds, et partit avec Paul pour la rue de Picpus où nous les précéderons.

XXI.

Nos lecteurs savent déjà que Léopold Lantier s'était mis en chasse pour retrouver Jarrelonge.

Il explora successivement les caboulots suspects, les estaminets borgnes, les brasseries mal hantées, et les bals de barrière où il espérait mettre la main sur son voleur.

Ses recherches furent infructueuses et, brisé de fatigue, il regagna longtemps après minuit son appartement garni de la rue de Navarin.

Il ne s'inquiétait point outre mesure, convaincu que Jarrelonge ne se servirait pas d'une arme à deux tranchants qui se retournerait contre lui-même, mais le désir d'une bonne revanche le mordait au cœur. Il avait été joué, dupé, berné; son amour-propre en souffrait; il refusait d'admettre que son ex-complice pût rire plus longtemps à ses dépens.

Léopold s'endormit en cherchant les moyens pratiques d'arriver à son but et, quand il s'éveilla, ses dispositions étaient toujours les mêmes, ou plutôt son exaspération n'avait fait que grandir.

Avant toute chose il importait de regarnir sa caisse mise au pillage par le libéré, et il comptait sur le cousin Pascal auquel, en sollicitant des subsides, il apprendrait son changement de domicile.

En conséquence, certain, d'après l'affirmation du caissier, de rencontrer l'entrepreneur chez lui le dimanche, il s'habilla, alla déjeuner dans un café du boulevard et prit l'omnibus de la Bastille pour se rendre rue de Picpus.

Pascal venait d'envoyer son valet de chambre faire une course assez longue. Seul dans son cabinet, il examinait les plans de constructions immenses qu'il se proposait de commencer aussitôt que l'héritage de Robert Vallerand serait entre ses mains.

La porte de la cour donnant sur la rue était entr'ouverte. De sa fenêtre Pascal plongeait sur cette cour.

Un coup de sonnette retentit. Le constructeur leva la tête, regarda, et vit un homme chaudement vêtu d'un palstot garni de fourrures se diriger vers le pavillon.

— C'est Léopold... murmura-t-il en fronçant le sourcil; que vient-il m'apprendre?

Un instant après l'ex-réclusionnaire frappait à l'huis du bureau.

— Entre, dit Pascal, je sais que c'est toi...

L'évadé franchit le seuil.

— Qui t'amène? reprit le constructeur après un échange de poignées de main.

— Nos affaires.

— As-tu du nouveau?

— Donne-moi le temps de m'asseoir et de me réchauffer un peu, car dehors il gèle à pierre fendre... Nous allons causer...

Pascal prit un siège et l'inquiétude la plus vive se peignit sur son visage. Léopold s'en aperçut et poursuivit:

— Ne te mets pas martel en tête... Je n'ai aucune catastrophe à t'annoncer... Je viens te mettre au fait de diverses modifications qui, depuis notre dernière entrevue, se sont opérées dans mon existence.

— Quelles modifications?

— D'abord j'ai rompu avec le coquin de bas étage dont je me suis servi pour mener à bien des opérations que tu connais, et qui, cessant d'être utile, devenait embarrassant.

— Cette rupture s'est opérée à l'amiable? sans froidement fâcheux? demanda vivement Pascal.

Léopold de Troyes eut un vif mouvement de colère et se mordit les lèvres pour ne pas déceler. Mais, désireux de ne pas effrayer son cousin, il répondit:

— Tout à fait à l'amiable... le drôle est payé largement et très content... il a tiré de son côté, et moi j'ai tiré du mien...

— Toi?

— Oui... Tu comprends sans la moindre peine que ma confiance en Jarrelonge est limitée... Ce pauvre diable peut se trouver mêlé à de fâcheuses affaires que j'ignore, jaser sur mon compte, commettre enfin de fâcheuses imprudences... A tout hasard, cessant d'être en rapport avec lui, j'ai ordonné qu'il était sage de lui faire perdre ma piste, et je te rapporte les clefs du passage Tocancier...

En disant ce qui précède, Léopold posait des clefs sur le bureau de Pascal.

— Tu as quitté le pavillon? fit ce dernier d'un air étonné.

— Oui.

— Quand?

— Hier... Je te répète que la prudence l'exigeait...

— Qu'as-tu fait du cheval et du coupé?

— Vendus...

— A ton profit?

— Naturellement.

Pascal ébaucha une grimace.

Le procédé lui paraissait leste, mais il n'osa le laisser voir, et reprit:

— Où demeures-tu?

— Rue de Navarin, numéro 5, au rez-de-chaussée... C'est là que tu me trouverais si tu avais de moi...

— Quel nom demanderais-tu?

— "Paul Péliissier..." Un vieux permis de chasse, lavé avec art et rempli à ce nom, prouve mon identité...

— Tu ne crains rien de la part de ce Jarrelonge?

— Que diable veux-tu que je craigne?

— Un chantage, s'il te retrouvait...

— Le moyen de peser sur moi lui manque... Il ne peut me menacer de me perdre, puisqu'il se perdrait en même temps...

— Et notre succession?...

— Toujours au même point... Nous devons attendre et ne rien brusquer... A la fin de l'année, si on n'a fait légalement aucun appel aux héritiers de Robert Vallerand, nous agirons... As-tu du nouveau relativement à l'hôtel de Terrys?

— Non... Le silence se fait autour de cette affaire qui devait provoquer un énorme tapage... Les journaux eux-mêmes, habituellement si prodigues de détails au sujet des crimes commis, se taisent...

— C'est peut-être par ordre, mais peu nous importe. Nous ne risquons rien. Tu es en possession de pièces prouvant de façon irrécusable qu'au moment de la mort du comte tu n'étais plus son débiteur... Il est impossible de soupçonner ta bonne foi

Mets-toi donc l'esprit en repos. Un procès intenté contre toi serait perdu d'avance.

— Je suis bien tranquille de ce côté... Les millions de l'oncle Robert me préoccupent tout autrement.

— Préoccupation folle !... J'ai pris des renseignements... Maître Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine, est un honnête homme dans la plus large acception du mot, un imbécile d'honnête homme, croyant à toutes ces balivernes qu'on appelle "le devoir, la conscience, etc.," et parfaitement incapable de garder les millions dont il est dépositaire... Le jour où nous aurons fait savoir adroitement à la justice que ces millions sont entre ses mains, et où elle les lui réclamera, il s'empressera de les apporter.

— Mais le reçu remis par lui à Robert Vallerand ?

— La justice lui donnera une décharge bien en règle.

— Il peut y avoir des contestations...

— Je n'en prévois aucune, et je me demande qui pourrait avoir un intérêt quelconque à les soulever. Maintenant, mon cher cousin, je vais te quitter...

— Si vite ?

— Aussitôt que tu auras ouvert ta caisse à mon bénéfice.

Pascal, cette fois, ne se donna pas la peine de cacher sa mauvaise humeur et s'écria :

— As-tu donc dévoré l'argent produit par la vente du cheval et du coupé ?

— Non, certes, mais il faut tout prévoir. Tel événement peut se présenter qui m'oblige à quitter Paris à l'improviste, et je veux avoir par devers moi une somme d'argent disponible...

L'entrepreneur poussa un long soupir et, convaincu que la plus belle résistance ne le conduirait qu'à la défaite, demanda d'un ton lamentable :

— Combien te faut-il ?

Léopold se mit rire.

— Tu as une physiologie si piteuse qu'aujourd'hui je me contenterai de deux mille francs... répliqua-t-il. C'est raisonnable, n'est-ce pas ?

— Oui et non, car je suis bien gêné, et je me trouve en face de lourdes échéances, dit Pascal. Enfin je vais te remettre ces deux mille francs...

— Inseris-tu ce que tu me donnes ?

— Certes ! et la somme est déjà bien grosse...

— Ça viendra en déduction lors de notre règlement de comptes, au moment de la liquidation de l'héritage Vallerand...

— J'y compte bien...

Le constructeur ouvrit sa caisse et en tira des billets de banque qu'il tendit son cousin. Celui-ci était debout, le visage tourné vers la fenêtre du cabinet.

Un coup de sonnette retentit au dehors. Les deux hommes regardèrent la porte entr'ouverte de la rue.

— Ce doit être mon fils... dit Pascal, il m'a prévenu de sa visite et je l'attends...

Léopold tressaillit soudain, poussa une exclamation de frayeur, et chancelant, livide, la figure décomposée, recula de quelques pas.

— Qu'as-tu donc ? demanda vivement Pascal.

— Est-ce possible ?... balbutia l'ex-réclusionnaire comme frappé de folie... Est-ce un rêve ?... une vision ?... Les morts sortent-ils du tombeau ?... C'est elle... et lui... l'homme de la nuit dernière au faubourg Saint-Antoine...

(A SUIVRE.)

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

VI

L'ARRIVÉE ET L'ARGENT.

Faudrait-il donc arriver à une mésalliance ?

Sans doute les exemples ne manquaient pas, et cependant la princesse Ilona répétait que jamais elle n'autoriserait son fils à contracter un mariage de ce genre.

Dans l'appartement de la rue Madame la médiocrité devenait misère. La princesse se passait souvent de dîner afin de payer une voiture ; les gants ruinaient Mikael. La servante moldave se faisait si vieille qu'elle suffisait avec peine au labeur quotidien, et plus d'une fois sa maîtresse se vit obligée de lui venir en aide. Une morne tristesse envahissait le cœur de cette femme qui, à l'héroïsme viril, fit succéder l'héroïsme plus humble de la patience ; elle commença à redouter que son fils ne pût même atteindre la réalisation de son dernier rêve de salut : un mariage opulent.

Elle tomba si gravement malade que son médecin, concevant des craintes pour sa vie, résolut d'appeler en consultation un des princes de la science. Ce fut le docteur Chaumas qu'il alla trouver.

— Mon cher collègue, lui dit-il, vous ne toucherez point d'honoraires, mais vous garderez la satisfaction de rendre service à une femme aussi noble que malheureuse.

— Partons, répondit Chaumas.

Il ne s'agissait point d'une névrose ordinaire, il le comprit. La douleur qui minait la princesse Ilona la conduisait au tombeau. Après avoir écrit une ordonnance, Chaumas prit à part Mikael.

— Madame la princesse n'a pas six mois à vivre, si elle ne change pas son genre d'existence.

— Alors, docteur, elle est condamnée. Quoi que j'entreprene, aucune place ne me fournira le luxe qu'elle a perdu.

— Vous avez vingt-cinq ans, mariez-vous.

— A une héritière ?

— Naturellement.

— Et je devrai mon opulence à ma femme ?

— Préférez-vous voir mourir votre mère ?

— Mourir ! Pauvre héroïque sainte !

Il avait laissé échapper ce cri avec une expression de profond désespoir ; puis il secoua la tête, et ajouta :

— Et quand je tenterais ce moyen désespéré, quand par amour pour elle je consentirais à livrer le nom de mes ancêtres, êtes-vous bien sûr que je trouverais à vendre et le sang bleu qui coule dans mes veines, et la couronne que me léguaient mes aïeux.

Les yeux du docteur fouillèrent le regard de Mikael.

— Ecoutez, lui dit-il, je connais une jeune fille à laquelle on donnera dix millions de dot. Je vous présenterai si vous le voulez dans la famille ; sans être absolument belle, Mercédès est agréable ; elle vous aimera.

— Cette jeune fille s'appelle ?

— Mercédès Bozan de Breuil.

— Un financier ! dit Mikael avec une expression de répugnance.

— Mon prince, en dehors des hommes qui s'enrichissent dans l'industrie, les millionnaires aujourd'hui sont tous financiers. Bonaventure Bozan de Breuil jouit d'une réputation intacte. Sa femme appartient, dit-on, à une excellente famille du Brésil ; si vous le désirez, il sera facile d'acheter un titre de comte et quelques décorations pour le père... Ah ! je sais que votre premier mouvement sera la révolte. Et cependant, combien avez-vous d'exemples sous les yeux ? Serez-vous le premier prince donnant son titre en échange de beaucoup de millions ? Si jamais un revirement survient dans les affaires politiques, pensez-vous que votre mariage deviendrait un obstacle à une restauration de votre principauté ? Votre père a succombé dans la lutte ; votre mère se meurt, votre jeunesse s'étiolé, prenez un moyen radical de tout sauver...

— Docteur, fit le jeune homme, je vous sais bon et loyal, si je suivais ce conseil ne me mépriserez-vous pas ?

— Non, sur mon honneur ; car ce sacrifice, vous l'accomplirez moins pour vous que pour la princesse.

— Vous avez raison.

— Adoptez-vous ma proposition ?

— Laissez-moi y réfléchir.

— A votre aise, mon prince ; le cas échéant, comptez sur moi.

Trois semaines plus tard la princesse alitée, dévorée par la fièvre, suppliait son fils de prendre quelques distractions, et d'aller passer une heure au bal donné par une grande dame de la colonie moldave. Eu sa qualité d'étrangère elle confondait dans son salon les éléments divers de la noblesse, des arts et de la finance. A regret Mikael obéit. Une des premières personnes qu'il rencontra dans les salons de la comtesse Brauvano fut le docteur Chaumas.

Celui-ci tout en causant amena le jeune homme dans un salon de satin rose, et lui montrant une jeune fille assise sur un canapé bas :

— Voici Mercédès Bozan de Breuil, lui dit-il.

— Cette personne très brune...

— Le teint est un peu chaud de ton, mais Mercédès est passable, en somme ; une taille élégante, d'admirables cheveux noirs, des dents splendides, une tête fine qu'elle tient très droite, comme si elle comptait à l'avance y poser une couronne princière... Voulez-vous que je vous présente à ces dames ?...

— Faites, répondit le prince.

Chaumas conduisit Mikael près de Mercédès et de Joséfa. La femme du financier l'accueillit avec un sourire, et Mercédès l'examina d'un regard rapide.

Le Moldave était grand, beau et triste. La noblesse de sa race se lisait sur son front, et sa tristesse dans ses yeux. Il prit place à côté de Joséfa et causa avec elle de mille choses capables d'intéresser la futile Brésilienne. Quand le prince s'éloigna la mère et la fille savaient déjà à quoi s'en tenir

— Te plairait-il ? demanda Joséfa.

— Il est ruiné ? fit Mercédès.

— Naturellement.

— Est-il donc impossible que je sois demandée en mariage par un homme apportant autant de millions que moi ?

— Non, mais cet homme sera banquier, et probablement juif, tandis que celui-ci est prince !

— Prince ! répéta Mercédès rêveuse.

Lo soir, quand il se retrouva près de sa mère, Mikael raconta sa présentation aux dames Bozan de Breuil. La princesse Ilona soupira.

— Mère, demanda Mikael, me verrais-tu sans regret devenir le mari de Mercédès ?

— Je te voudrais riche ! j'ai trop pâti de la misère ! Mikael l'embrassa tendrement.

Une semaine plus tard le jeune Moldave acceptait une invitation du financier, et à partir de ce jour il fut de toutes ses fêtes.

Le bruit d'un prochain mariage se répandit vite ; le prince parut ne guère s'en préoccuper, et Bozan de Breuil ne le démentit point.

Mercédès en parla à une seule de ses amies : Clotilde Gaalbert.

— Voyez-vous, dit-elle, je serais la plus heureuse fille du monde si le prince possédait seulement un million. Il me resterait alors l'illusion qu'il me porte quelque amitié, et ne m'épouse pas seulement pour ma fortune... C'est que je l'aimerais mon prince exilé. Il est beau, bon, spirituel... Mais je me rends justice, Clotilde... A peine possédai-je cette fraîcheur de vingtième année qui supplée à la régularité des traits... Cependant j'ai bien envie de commettre la folie de devenir princesse Ypsolani... Sa mère, une héroïque créature, doit prochainement venir voir la mienne... et le docteur Chaumas la porte aux nues. Mais pourra-t-elle aimer un peu une belle-fille tolérée et non choisie ! Ne me reprochera-t-elle jamais ma naissance ? Aurai-je les mêmes goûts ? Non. On la dit savante comme une grande dame du Nord, tandis que j'ai vécu dans l'oisiveté des femmes du Brésil, au milieu des chants d'oiseaux et des coquetages des belles indolentes... A ma place, Clotilde, que feriez vous ?

— A votre place ! ne me le demandez pas ; ce que je vous répondrais est tellement en opposition avec ce que vous souhaitez...

— C'est un conseil que je désire.

— Vous sollicitez seulement une approbation.

— Et vous me la refusez.

— Tenez, Mercédès, une fois, une seul peut être, j'oserai me montrer franche avec vous. De même que nous représentons deux types de femmes très distincts, nos caractères sont tellement opposés que rien ne semble devoir nous rapprocher d'une façon intime. Nos pères se voient chaque jour, il en résulte entre nous l'habitude de nous rencontrer.

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00, six mois, 50 cents, par blo d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur l'abonnement, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher des livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une liste complète (broché) de l'année 1882 aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & Cie., Editeurs.

Boite 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal